L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: Rue de Chartres, No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 28 JUILLET 1866. Entre les rues Bienville et Conti.

G. F. WEISSE & Cie.
PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.
Par an, $10; par semestre, $6; par trimestre, $4.
Prix d'un exemplaire, 10 CENTS.

EDITION BI-HEBDOMADAIRE
Paraissant le Mardi et le Samedi
Par an, $5; par semestre, $3.

TARIF D'ANNONCES.
Les annonces transitoires, placées à tour de rôle dans les diverses parties du journal, paieront de $1 à la carré pour la première insertion, et 75 CENTS le carré pour chaque insertion subséquente.
Les annonces transitoires de la page éditoriale paieront $1 50 le carré pour chaque insertion.
Les annonces publiées par intervalles, paieront comme annonces nouvelles pour chaque insertion.
Les annonces au mois, dans la page éditoriale, paieront $20 le carré par mois.
Les personnes faisant régulièrement et souvent des annonces auront, sur les prix indiqués ci-dessus pour les annonces transitoires, le escompte qu'il leur convient avec elles; mais dans aucun cas, cet escompte ne dépassera 25 pour cent.
Toutes les réclames d'annonces d'affaires paieront 20 cents net la ligne pour chaque insertion.
Toute annonce transitoire doit être payée d'avance.
Les comptes des personnes faisant régulièrement des annonces leur seront envoyés à la fin de chaque mois.

NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 28 JUILLET.

Pour la liste des arrivages et des départs, celle des importations, exportations et consignations et ce qui concerne le mouvement du port en général, voir la partie anglaise.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.
Pour les détails et l'heure, voir aux annonces.

Par le shérif—à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, un terrain avec les bâtisses qu'il y trouvera, dans l'îlet borné par les rues Hevia, Péridot, Prévot et Gironde—La goélette "C. W. Chapin," dans le fleuve en face de la rue Montégut.—Et à 10 heures et demie, rue Poydras, entre Camp et Magazine, les meubles d'un office.

Par G. de Férisé—à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, un terrain avec une maison en briques à étages, rue Bourgogne, entre St-Louis et Conti, vaste petite maison confortable et terrain, rue Maudeville, entre Grande-Hommes et Casa-alvo.

Par C. E. Girardey & Co.—à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, une belle location à proximité de la rue du Canal, maison en briques à étage, rue des Remparts, entre Bienville et Dumaine.

Par S. Guinault.—à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, une propriété rue Moreau, près de l'église Annonciation. Un lot de terre situé dans le Deuxième District, au faubourg Trémé, rue Bagatelle St-Philippe et Robertson, avec une maison, etc.

Par F. Fernandez, à son magasin d'encan—Marchandises sèches.

Par B. Turpin, à 5 heures, sur la Levée, quai 20, Deuxième District—200 caisses de vin rouge.

Par O. Vasteo, encanteur Tchoupitoulas et Natchez—75 demi-barillets de poudre à tirer.

Et au No 43 rue Tchoupitoulas — Jambons sucrés, corned'et formés.

Par W. H. Bunnell, à son magasin d'encan, rue de l'Union—Des couverts à double piquage.

Par E. Roger & Co à leur salle d'encan—Linge fait, cheminées, chapeaux et sacs de voyage.

Par D. E. Morphy, à son magasin d'encan—Huile de charbon et biscuits de bord.

Et au magasin No 67 rue des Magasins—Bagues, bracelets et couvercles, jamais vus.

Par Montgomery & Brox, à leur salle d'encan—Un assortiment général de meubles, tapis, glaces, batterie de cuisine.—Et aux ventes de P. Lilienthal, rue Grande—Beaux chevaux appareillés et de toutes sortes de voitures, bugges, etc.

Par L. Gendron, au poteau No 21, Deuxième District, vis-à-vis le Marché Français—La cargaison de bois du vapeur Exact, venu de Rustac, ici en quatre jours.

Par J. B. Crouzat, à son magasin d'encan, encanteur Passage de la Bourse et Conti—Meubles.

Par J. P. Bonneau, à sa salle d'encan, No 52 rue Bienville—Groceries, tabac, liqueurs.

Par John C. Bloom, à ses salles d'encan, No 51 rue Bienville — Marchandises sèches bien connues, etc.

☞ Les ventes à l'encan de ce jour par le shérif commencent

Lots A 10 à 18 inclus à M. rue Poydras, entre Camp et Magazine, Premier District—Meubles et ustensiles de ménage.—A la Bourse des Négociants et des Encanteurs, rue Royale — La goélette "C. W. Chapin", ses voiles, cordages, etc.

☞—Au même endroit—Propriété considérable de valeur, située rue Hevia, entre Péridot et Gironde—Les Hevia, Premier District.

Voir aux annonces.

☞ L'attention du commerce est appelée sur la vente à l'encan de 2500 caisses vin rouge par ordre du consul de France qui doit avoir lieu aujourd'hui à la bourse P. M. au débarquement du vapeur Mississippi venant de Bordeaux, poteau K 36 quai Dublet; par B. Turpin, encanteur.

ARRIVAGE D'INDIANOLA ET DE GALVESTON.

Le beau steamer *J. P. Harris*, capitaine W. m Scrimgeour, est arrivé hier dans de bonnes conditions nommée. Le nouveau comptable de ce steamer, M. J. C. Carr, a eu l'obligeance de nous envoyer une forte liasse des journaux de Brownsville, dont on trouvera plus bas des abondantes extraits.

MASS MEETING.—Une grande réunion a eu lieu hier soir au Mechanic's Institute pour y populariser et soutenir la nouvelle doctrine du suffrage universel, la politique de reconstruction du Congrès radical et la nécessité d'amender la Constitution d'Etat de manière à donner à tout le monde le droit de vote sans distinction de race ou de couleur.

Dans l'attente d'un concours de monde plus nombreux, une estrade avait été élevée devant l'Institut pour la commodité des orateurs. Comme dans tous les meetings, beaucoup de gens s'étaient rendus à celui-ci par simple curiosité.

Les orateurs, parmi lesquels se faisaient remarquer le juge Hawkins, John Anderson, Michael Hahn, ont parlé avec beaucoup de véhémence, sans ménager les termes. Leur langage, marqué d'invectives emphatiques, excitait des applaudissements frénétiques.

Le chef de police, avec un zèle très louable, avait établi un redoutable cordon d'agents autour de l'Institut pour y maintenir l'ordre et pour empêcher toute indue intervention dans l'meeting qui a joui de toute la liberté possible.

Proclamation du gouv. J. M. Wells.

Voici le texte de cette fameuse proclamation contresignée non par le secrétaire d'Etat, M. Hardy, mais attestée seulement par M. N. C. Snethen, secrétaire particulier, ce qui aux yeux du peuple la prive de tout caractère sérieux. Nous ne croyons pas qu'elle ait une année exécution par les Shérifs :

Attendu que R. K. Howell, président de la convention pour réviser et amender la constitution de la Louisiane, a lancé un ordre recouvoquant la dite convention pour qu'elle se réunisse dans la ville de la Nlle-Orléans le 30 juillet courant, et

Attendu que dans le même document et conformément à une résolution de ce corps, il a invité le gouverneur de l'Etat à lancer des writs d'élection pour avoir des délégués de toutes les paroisses non représentées de cette convention;

C'est pourquoi, moi, J. Madison Wells, gouverneur de l'Etat de la Louisiane, je lance cette proclamation, ordonnant qu'une élection soit faite, lundi, 3 septembre 1866, par les votants dûment enregistrés suivant les conditions légales requises, pour choisir des délégués à la susdite convention dans les paroisses suivantes.

(Suivent 27 paroisses avec le nombre de délégués à chacune.)

2° Jordonne, en outre, à tous les shérifs, commissaires d'élection et autres officiers que cela concerne, de faire ladite élection ainsi qu'elle est ordonnée, suivant les formes de la loi, et sur à aura le droit de voter, à moins qu'il ne soit rentré dans ses droits de citoyen par la prestation de serment devant l'autorité compétente, ainsi que cela est prescrit dans les proclamations d'amnistie du président des Etats-Unis, du 1er janvier 1864 et du 29 mai 1865.

Les personnes exclues de l'amnistie générale, par un des articles d'exception contenus dans lesdites proclamations, ne pourront voter, à moins qu'elles n'aient obtenu du président un pardon spécial.

Les retours de ladite élection seront promptement adressés au secrétaire d'Etat, pour tout ajouté, cette proclamation, sous avis ultérieur, servira d'amorce.

Donné de ma main dans la ville de la Nouvelle-Orléans, ce 2 juillet de l'année de N. S. 1866 et la quatre-vingt-onzième de l'indépendance des Etats-Unis.

J. MADISON WELLS

Pour copie conforme :
N. C. SNETHEN, Secrétaire particulier.

EXCURSION A MANDEVILLE ET A MADISONVILLE.—Deux bons et solides bateaux à vapeur, le *Lauer* et l'*Ellis Mae*, font un service régulier entre la Nlle Orléans, c'est-à-dire la vieille route du chemin de fer de Pontchartrain, et Mandeville, Madisonville et Covington. Le parterre du matin, dimanche, pour Mandeville et Madisonville, l'on a l'arrivée du train à 9 heures du matin, et l'arrivée à l'arrivée du train de 7 1/2 heures. Le retour a lieu l'après-midi. Ceux des touristes qui n'ont que le dimanche à consacrer au repos peuvent donc, à peu de frais, passer une délicieuse journée de campagne. Mandeville et Madisonville sont considérés avec raison comme deux des retraites les plus riantes et les plus agréables d'entre les.

—Nous croyons ne pas pénétrer sur le terrain réservé, en reproduisant ce petit extrait d'une lettre écrite d'Allemagne à la *Gazette de France* :

Les soldats colosses (nous nommes en Autriche) commencent à en trouve que en Allemagne, se baisser pour ramasser l'accolade des bambins qui se hissent sur les pointes de leurs petits pieds. Ici de belles jeunes filles montrent aux partants de petits paquets soigneusement fermés. Ces petits paquets contiennent les belles mèches de leurs chevelures. Elles les ont coupées en signe de deuil et afin que personne, en mémoire du fiancé, ne puisse venir les demander en mariage. La jeune fille dont les mèches sont coupées, c'est Margarette après en rencontre avec Pauvel. Mais celle-ci était restée pures.

Cet usage existe en Bavière pour les vieux qui ne laissent pousser leurs cheveux qu'une fois décédés à l'exemple du second moyen. C'est aussi que madame la duchesse de Morny a mérité en splendide chevelure et est obligée, nous a-t-on dit, de se coiffer à la Titus ou à peu près.

La Proclamation du Gouverneur.

La nouvelle d'une convocation d'électeurs pour remplir les vacances survenues dans la Convention de 1864, a causé d'étonnement tout le monde, même ceux qui ont fait partie de cette Convention défunte et qui seraient bien aise de la voir ressusciter pour pouvoir, une fois de plus, siéger aux frais du trésor public. Ces hommes ne se flattaient pas que le gouverneur se décidât jamais à jouer un rôle dans cette comédie extra legale. En effet, qui aurait le pouvoir de convoquer la Convention, si son œuvre n'était pas finie? Son président seul, le juge Durell, a supposer que le juge Durell voulut favoriser cette intrigue.

Loin de là, le juge Durell n'est mis à l'écart aussitôt qu'il en a été question, et nous pensons que le juge Durell est un meilleur légiste que le gouverneur Wells. Alors, la minorité d'une Convention qui dans son entier même n'a jamais été qu'une minorité dans l'Etat, a se reconnu à une élection factice, car le président qu'elle a choisi est un conventionnel démissionnaire n'ayant aucun droit à présider le corps auquel il s'appartient plus.

Et c'est néanmoins sur l'invitation de ce grand officier de fantaisie que le gouverneur Wells en appelle aujourd'hui à la classe électorale, pour donner à cette convention frauduleusement née, c'est M. Wells qui l'a dit, une existence moins illégitime étant plus complète.

L'illégalité de cet appel électoral est flagrante, il est illégal, par ce que la convention ayant fait une constitution a achevé son œuvre, par conséquent elle n'existe plus et n'a plus besoin de délégués : il est illégal parce que la convention, à supposer qu'elle existât encore, est convoquée par un homme qui n'est pas son président et qui est sans pouvoir : il est illégal enfin parce que la législature n'a donné au gouverneur aucun pouvoir à cet effet.

On donc le gouverneur Wells a-t-il trouvé le pouvoir qu'il a arroge aujourd'hui? Dans quelle constitution, dans quel texte de loi, dans quelle nécessité politique a défaut de constitution et de loi? Nous l'ignorons. Pour nous, comme pour les 99 centièmes des habitants de l'Etat, la convention de 1864 est bien morte, morte d'une triple mort, morte parce qu'elle a fini son œuvre, morte parce qu'elle a fait son temps, morte enfin parce que le peuple ne veut pas la faire revivre, et que son vœu est précédent sur le vent pas davantage.

La conviction du gouverneur doit être, sur ce point, aussi parfaite que la nôtre. Est-ce donc une révolution dans l'Etat que veut inaugurer le gouverneur Wells? et pourquoi cette révolution? L'Etat est il menacé par un parti ou une faction? Y a-t-il un complot pour vendre la Louisiane à l'étranger et en déposiller l'Union fédérale? Y a-t-il une conspiration de sans-culottes menaçant des droits que la législature ne serait pas à même de protéger? Cette législature n'est elle pas soutenue la politique de l'Exécutif? Cette législature n'a-t-elle pas été assez dévouée à l'autorité supérieure, aussi minutieuse qu'elle puisse? Cette législature n'a-t-elle pas accepté tous les résultats de la guerre, n'en a-t-elle pas subi, sans résister, toutes les conséquences? Cette législature, pour tout dire en quelques mots, n'a-t-elle pas accepté et la convention de 1864 et son œuvre?

M. Wells a-t-il oublié que cette législature aurait pu convoquer elle même une convention pour refaire ou plutôt condamner l'œuvre impie de la présente? M. Wells a-t-il oublié qu'il en a été beaucoup question pendant tout le temps qu'a duré la session législative et que personne n'a nié que la législature en eut le droit? M. Wells a-t-il oublié que la législature réprouvait comme lui l'origine de la convention et son œuvre bâtarde, car la convention de 1864 ne représentait qu'un tiers de l'Etat, et l'on admet qu'avec ses électeurs frauduleux elle était plus inattaquable que chose? M. Wells a-t-il oublié qu'il était dans l'Etat, et qu'il a été le premier à appeler l'attention publique sur les faux électeurs? Et si, pourtant, en vertu même de son stigmate, la législature eut appelé une convention, M. Wells n'aurait pas se refuser à lancer un writ d'élection pour répondre au vœu des représentants du peuple. Une seconde convention, une convention légale en fut sortie, une autre constitution eut été faite, et la convention de 1864 eut été forcément condamnée au néant.

Et ce jour M. Wells prétendrait il son autorité pour la faire revivre aujourd'hui? Aurions nous deux conventions à la fois, une de 1864, une de 1866? et quelle serait la bonne? La première ou la dernière? celle des voles frauduleux ou celle des électeurs légaux et loyaux? celle qui avec ses faux électeurs ne représentait qu'un tiers de l'Etat, ou celle qui avec ses électeurs légaux et loyaux représenterait la Louisiane tout entière?

Il est vraiment déplorable d'être obligé d'insister sur un sujet pareil. Ce n'est plus du gouvernement, c'est de l'anarchie, ce n'est plus de l'ordre, c'est du chaos, ce n'est plus de la légalité, c'est de l'illégalité, c'est du mexicanisme. Nous croyons avec ce dernier mot, avoir tout dit.

Et pourquoi M. Wells, nous le demandons encore, veut il jouer un rôle d'autorité dans cette combinaison impure? Qu'il y force? Qu'il le menace? De quoi on de qui M. Wells a-t-il à se plaindre?

M. Wells a-t-il à faire entendre ici des paroles de fusion, de conciliation et de paix? C'est vrai. Nous ne le nions pas plus aujourd'hui qu'à l'époque où il adressa au peuple louisianais son fraternel manifeste. Tous étaient convaincus à cette époque, sans ménager les termes. Leur langage, marqué d'invectives emphatiques, excitait des applaudissements frénétiques.

Le chef de police, avec un zèle très louable, avait établi un redoutable cordon d'agents autour de l'Institut pour y maintenir l'ordre et pour empêcher toute indue intervention dans l'meeting qui a joui de toute la liberté possible.

Nouvelles du Mexique.

Nous avons reçu toute une liasse de journaux de Brownsville du 4 au 21 juillet.

Voici ce que nous trouvons de plus intéressant dans le *Courrier du Rio-Grande* :

MATAMOROS — (4 *juillet*).

Hier la division Escobedo a passé la revue de l'intendant, laquelle précède ordinairement la jour de la solde. Le contingent doit être de peu au-dessous de 3,000 hommes. Le général Escobedo, entouré d'un nombreux état-major, a assisté au défilé du haut de son balcon. Quatre bataillons d'infanterie ont surtout attiré l'attention de la foule par leur bonne tenue. Il y avait comparativement peu de cavalerie et une seule batterie de campagne en très bon état.

Il paraît certain qu'Escobedo reprend la campagne avec le gros de son armée et ses principaux officiers. Les colonels Hinojosa et Chapitran resteraient, l'un à Matamoros, l'autre à Bagdad. Le plan adopté serait la concentration d'une puissante armée dans le Nord, et d'abord une avance sur Victoria, d'où les libéraux menaceraient en même temps San-Luis et Tampico. On va jusqu'à dire que le président Juarez transporterait son quartier-général plus près du théâtre des opérations. Pendant ce temps-là, que ferait M. N. Corona? Il ne doit pas être sans avoir fait aussi son petit plan particulier. Les chefs républicains sur lesquels se concentre l'attention publique pour le moment, sont les généraux Carvajal, de la Garza, de Leon, N. Cortina, Escobedo, et autres.

TAMPICO.

Par le sloop *Eclipse* arrivé de Tampico, on a appris que le général Mejia n'est porté, avec les restes de sa division, au secours de cette ville, serrée de près par les libéraux. Jamais secours ne fut plus opportun. A peine débarquées, les troupes prirent l'offensive et sortirent de la ville pour attaquer les retranchements des assiégeants. Ceux ci surpris de l'arrivée d'un renfort auquel personne ne s'attendait, désalloient en abandonnant précipitamment tout ce qui pouvait gêner leur fuite. Le général Olvera est resté à Tampico, et le général Mejia a continué sa route vers Mexico avec son état-major.

VISITE. 8 juillet.

Le temps a manqué pour rendre compte dans le *Courrier* d'hier, de la visite du général Escobedo au commandant militaire de Brownsville. Vers quatre heures du soir de 13 courant, on nous annonça l'arrivée des visiteurs. Le général Escobedo était accompagné du colonel Flores, de son aide de camp M. Villa Vicencio, et d'une autre personne, son secrétaire dit on.

Le général était dans une voiture ayant appartenu à la famille de Tarnava, mais récemment vendue. Ces mesures se rendirent au bureau logis occupé par le major général Getty, au bord de la plaine, et ils furent cordialement reçus. Après quelques rafraîchissements, la conversation devint générale, presque intime. Les étrangers furent bien vite à leur aise au milieu de ces jeunes officiers si gais, si franc de manière qui formaient l'état-major du général et dont quelques uns seraient plutôt ses fils que ses frères d'armes.

La politique, par un accord tacite, sauf quelques compliments, a été exclue de cette entrevue amicale. A cinq heures, on a pris congé, les trompes mêlées de la musique étant rangées pour la parade quotidienne, les deux généraux et leurs principaux officiers sont sortis pour assister au défilé. La, nous avons pu examiner avec attention le général Mejicain.

M. Escobedo est un homme qui paraît avoir quarante ans. Certains signes sur sa figure indiquent même plus. Il a un pouce ou deux de plus que le général Getty auquel il ne ressemble en rien—physiquement parlant, bien entendu. Il est vieille, presque grêle. La tête est petite, le front fuit, la partie postérieure du crâne est peu développée. Le bas de l'oreille est bien de proportion, le nez droit et fin; l'œil aime bien à s'arrêter de face. Le général était coiffé d'une petite casquette très ornée, d'une veste de petit uniforme bleue d'où on voilait et d'un bibi "à la française" avec boutons dorés. Il porte des lunettes à monture très fine en acier brun, et cela ne contribue pas peu à lui donner plutôt un air d'un savant qu'un sabreur. Son teint est brun, il avait avant hier les cheveux très courts et toute la barbe. Il y a sur toute sa personne une apparence de bonne tenue et de politesse extrêmes, presque froide, même d'une certaine gêne mêlée qui, du reste, pouvait bien en cette occasion venir de la diversité des langues et de la position. Il a été question de lui servir de l'employer des interprètes pour converser ensemble. Le général Lopez est un bel officier, plein de vigueur, tout et droit. Il portait le kepi à la française, le large pantalon à la spahis, bottes à l'envyers et par dessus bourgeois. Il a de belle les officiers de deux républiques : amies et sœurs, ils ont adopté les uniformes vivant à Europe; cette armée est principalement choisie parmi les hommes qui sont fidèlement attachés à l'empire et à la personne du souverain, à ceux ci les libéraux lèveront une démonstration tout à fait inquiétante contre le gouvernement, cette armée pourrait être doublée.

MARINE. — Le bruit courait hier en ville que les agents de M. Juarez aux Etats-Unis étaient parvenus à s'y procurer toute une flotille. Un partait de bâtiers, de monitors, de vapeurs. Tout cet armement nous paraît monté en l'air, mais il existait réellement, il pourrait en opérer puissamment avec l'armée que les républicains rassemblent dans le Nord.

12 juillet.

On s'est beaucoup occupé ces jours ci de certains mouvements de N. Cortina. Et comme toujours les conjectures et les exagérations ont eu le champ libre. Les uns prétendent que le trop célèbre chef de bande ne voulait que faire changer de caserne à ses hommes, et que s'il a choisi le temps du 16 au 17 pour son déménagement, c'est qu'il ne voulait pas laisser voir l'indigence dans laquelle sont ses troupes! D'autres voient là de dans un bien petit complot avorté. Toujours est il que la ville fut un moment en émoi et que des mesures de police énergiques furent aussitôt prises contre toute autre entreprise de la faire arrêter. Il la mirent par la taille et jusque pour qu'il l'accompagnât dans sa chambre, le témoin en sa table se mirent à crier et la police survenue, elle fut sommée de se retirer à toute violence ultérieure.

Jancey a été requis de fournir une caution de $1000 pour répondre de sa comparution devant la Prévôtale Court de District. Il a été traduit aussi pour deux autres accusations pour chacune desquelles il a du fournir un semblable cautionnement.

GRIEVEMENT BLESSÉ.—Un individu, nommé Francis Genois, a été assailli, jeudi soir, vers 7 heures, sur la Levée, près du marché aux légumes, par des inconnus qui lui ont fait, sur le côté droit de la figure, une balafre allant de la bouche jusqu'à l'oreille.

VOL ET VIOL.—John Holly et John Snapper ont été traduits, hier, devant l'Assistant-recorder Moore, pour être entrés de force dans une résidence particulière de même District, pour avoir revoyé une fille de couleur, domestique, l'avoir violée, et avoir dérobé sur elle des objets appartenant au lot d'argenterie et d'autres articles précieux valant plusieurs centaines de piastres. Le recorder ayant refusé de recevoir le cautionnement qui eut été conduits en prison, où ils attendent qu'on les juge.

Bien d'important devant les cours de police.

CHRONIQUE LOCALE.

TEMPÉRATURE, 27 juillet 1866.
(Thermomètre de C. Duhamel.)

	FAHRENHEIT
6 heures du matin	82 degrés.
Midi	92 "
3 heures du soir	86 "
6 heures du soir	86 "

TENTATIVE DE VIOL.—William Jancey (c) a été traduit hier devant l'ass. recorder Moore, sur la prévention d'avoir assailli miss Elizabeth McGriel (b) dans l'intention de commettre un viol sur sa personne.

Miss Elizabeth déposa que le 8 juillet, à 9 heures du soir, pendant qu'elle était assise sur la place du Colysée, avec sa tante, le prévenu s'est approché d'elles et les a menacées d'un bâton qu'il avait à la main, il répondit aux remontrances qui lui furent adressées en disant que les bâtons c'est les noirs ne faisaient plus qu'en maintenant, qu'il avait assez d'argent pour aller à St Louis et s'y marier avec une femme blanche. Le témoin lui dit de s'en aller, et le menaça de le faire arrêter. Il le saisit par la taille et insista pour qu'il l'accompagnât dans sa chambre. Le témoin en sa tête se mirent à crier et la police survenue, elle furent soustraites à toute violence ultérieure.

Jancey a été requis de fournir une caution de $1000 pour répondre de sa comparution devant la Prévôtale Court de District. Il a été traduit aussi pour deux autres accusations pour chacune desquelles il a du fournir un semblable cautionnement.

GRIEVEMENT BLESSÉ.—Un individu, nommé Francis Genois, a été assailli, jeudi soir, vers 7 heures, sur la Levée, près du marché aux légumes, par des inconnus qui lui ont fait, sur le côté droit de la figure, une balafre allant de la bouche jusqu'à l'oreille.

VOL ET VIOL.—John Holly et John Snapper ont été traduits, hier, devant l'Assistant-recorder Moore, pour être entrés de force dans une résidence particulière de même District, pour avoir revoyé une fille de couleur, domestique, l'avoir violée, et avoir dérobé sur elle des objets appartenant au lot d'argenterie et d'autres articles précieux valant plusieurs centaines de piastres. Le recorder ayant refusé de recevoir le cautionnement qui eut été conduits en prison, où ils attendent qu'on les juge.

Bien d'important devant les cours de police.

CORRESPONDANCE DE MAZATLAN.
(Au Rédacteur du Courrier de San Francisco.)

Mazatlan, 8 juin.

Monsieur,

Si quelque événement tout à fait imprévu, et par conséquent improbable, ne vient, d'ici huit jours, nous tirer de la léthargie dans laquelle nous sommes retombés, ce courrier ne vous apportera rien bien peu de nouvelles d'intérêt général.

A voir l'immobilité de nos troupes on pourrait croire que leur présence est devenue inutile, que le pays est pacifié, qu'il ne nous reste plus qu'à assister à l'embarquement de nos aigles et qu'à faire très sérieusement avec le renard de la fable :

Paix générale, cette fois.

Cependant Corona est toujours dans notre voisinage; cependant nos marchands restent devant leurs comptoirs les bras croisés, le front soucieux; cependant nos ménagères gèrent la viande de 2 à 3 réaux la livre; le pain, les vivres, le combustible; les objets de première comme de moindre nécessité sont rares et d'une cherté inquiétante. L'état de siège dure toujours, et, en un mot, et nous sommes aussi loin de la pacification que nous l'étions le jour même de notre occupation.... plus loin peut-être! Pourquoi donc cette inaction? qu'attend-on? le Messie sans doute.

Mais pendant que le lion, enfermé dans sa cage de fer, se fait des flancs, que fait l'ennemi? Oh, lui, c'est différent. Il réforme ses cadres d'abord. Cela est pénible à dire, mais il faut l'avouer, nous le laissons faire.

Peut-être me direz-vous, en vous remémorant mes dernières lettres, comment Corona peut il réformer ses cadres? Où sont les éléments de cette reconstruction? Chacun sait que le pays est épuisé et qu'un jour ou l'autre le combat pourra finir faute de combattants. Oui, oui, chacun sait cela, mais c'est une justice que nous de vous rendre à Corona; la haine que nous lui inspirons est l'étincelle qui met son génie en ébullition. Voyez-le à l'œuvre.

Ces jours derniers, suivi de son état-major, le *colonel* Duna a su droite, il arrive sur la place du Presidio, donne des ordres à ses subalternes et fait annoncer de toutes parts qu'en raison des succès remportés récemment par lui (!) il se trouve en mesure de rembourser en espèces et dès ce moment aux porteurs de ses obligations pour fournitures faites aux armées libérales, le montant de leurs avances! Ils n'auront qu'à se présenter tel jour, entre telle et telle heure, sur la place publique. Au jour et à l'heure convenus, chacun accourt, qui avec ses titres, qui les mains dans ses poches, jaloux d'assister à un spectacle sans précédent au Mexique, celui d'un chef quelconque acquittant une dette quelconque. La place était pleine depuis un instant; le peuple Corona faisait attention le monde. Bientôt cependant on le vit arriver avec son brillant état-major, et, en même temps que lui, tout ce qu'il avait d'hommes en armes s'échelonnait des rues voisines, entourait la place, cruise la bouche nette sur la foule entassée au centre et serre ses rangs. Une immense clameur de surprise et d'effroi retentit; mais Corona, ne se doutant sur ses ordres, salue et fait signe qu'il veut parler. Le silence se rétablit et ces curieuses paroles tombent des lèvres du chef :

« Mexicains, je vous ai convoqué aujourd'hui pour vous solder ce qui vous est dû par la République, n'est ce pas?

« — Oui! oui!

« — Eh bien, des circonstances indépendantes de ma volonté m'empêchent de tenir ma promesse. Les ouvrières se préparent à mettre sous presse, mais, pour vous, je serai la patrie, les bras et du concours de tous les Mexicains fidèles à la bonne cause. Or, je le dis franchement sur la foule entassée au centre et serre ses rangs. Une immense clameur de surprise et d'effroi retentit; mais Corona, ne se doutant sur ses ordres, salue et fait signe qu'il veut parler. Le silence se rétablit et ces curieuses paroles tombent des lèvres du chef :

« Mexicains, je vous ai convoqué aujourd'hui pour vous solder ce qui vous est dû par la République, n'est ce pas?

« — Oui! oui!

« — Eh bien, des circonstances indépendantes de ma volonté m'empêchent de tenir ma promesse. Les ouvrières se préparent à mettre sous presse, mais, pour vous solder, je serai la patrie, les bras et du concours de tous les Mexicains fidèles à la bonne cause. Or, je le dis franchement sur ma conscience, je ne vous ai pas la République, n'est ce pas?

« — Oui! oui!

« — Eh bien, des circonstances indépendantes de ma volonté m'empêchent de tenir ma promesse. Les ouvrières se préparent à mettre sous presse, mais, pour vous solder, je serai la patrie, les bras et du concours de tous les Mexicains fidèles à la bonne cause. Or, je le dis franchement sur ma conscience, je ne vous ai pas

Mais pendant que le lion, enfermé dans sa cage de fer, se fait des flancs, que fait l'ennemi? Oh, lui, c'est différent. Il réforme ses cadres d'abord. Cela est pénible à dire, mais il faut l'avouer, nous le laissons faire.

Peut-être me direz-vous, en vous remémorant mes dernières lettres, comment Corona peut il réformer ses cadres? Où sont les éléments de cette reconstruction? Chacun sait que le pays est épuisé et qu'un jour ou l'autre le combat pourra finir faute de combattants. Oui, oui, chacun sait cela, mais c'est une justice que nous de vous rendre à Corona; la haine que nous lui inspirons est l'étincelle qui met son génie en ébullition. Voyez-le à l'œuvre.

Ces jours derniers, suivi de son état-major, le *colonel* Duna à sa droite, il arrive sur la place du Presidio, donne des ordres à ses subalternes et fait annoncer de toutes parts qu'en raison des succès remportés récemment par lui (!) il se trouve en mesure de rembourser en espèces et dès ce moment aux porteurs de ses obligations pour fournitures faites aux armées libérales, le montant de leurs avances! Ils n'auront qu'à se présenter tel jour, entre telle et telle heure, sur la place publique. Au jour et à l'heure convenus, chacun accourt, qui avec ses titres, qui les mains dans ses poches, jaloux d'assister à un spectacle sans précédent au Mexique, celui d'un chef quelconque acquittant une dette quelconque. La place était pleine depuis un instant; le peuple Corona faisait attention le monde. Bientôt cependant on le vit arriver avec son brillant état-major, et, en même temps que lui, tout ce qu'il avait d'hommes en armes s'échelonnait des rues voisines, entourait la place, cruise la bouche nette sur la foule entassée au centre et serre ses rangs. Une immense clameur de surprise et d'effroi retentit; mais Corona, ne se doutant sur ses ordres, salue et fait signe qu'il veut parler. Le silence se rétablit et ces curieuses paroles tombent des lèvres du chef :

« Mexicains, je vous ai convoqué aujourd'hui pour vous solder ce qui vous est dû par